Association Carbone 14

Roxanne Sidaner, Présidente

assoc.carbone14@gmail.com

http://assoc.carbone14.free.fr/wordpress

Dossier Pédagogique

Exposition

Interstice.

Des espaces immersifs.

Du 26 octobre au 11 novembre 2012

Présenté par Carbone 14,

Association d'art contemporain

Montpellier

Vernissage vendredi 26 octobre 2012 à 18h30

Galerie Saint Ravy, 04 67 60 61 66
Place Saint Ravy, 34000 Montpellier
Entrée libre, mardi au dimanche de 14h à 19h

Note d'intention, *Interstice*.

Sans cesse cyber-connectés, sollicités et submergés par l'information, dominés par la rentabilité, soucieux d'être rapides et efficaces, nous sommes ici invités à respirer.

Aujourd'hui, l'interactivité que nous pensions partager avec les autres a changé. Communiquer avec le monde extérieur est devenu un acte virtuel, presque banal qui nous laisse croire que nous n'avons jamais été aussi proches les uns des autres. Pourtant cette fenêtre ouverte sur l'extérieur, qui se veut sans limites, ni frontières, nous isole. Petit à petit nous perdons la notion du temps et de nos priorités. Happés par une société, où une information en chasse une autre, l'environnement que nous pensons dominer nous échappe et en ce sens, le rapport à l'autre également.

Interstice est un ailleurs, un entre-deux dans notre course quotidienne effrénée. Une expérience parallèle présentant des espaces immersifs dans lesquels on est invité à entrer.

Chaque œuvre est pensée comme un espace dans lequel le visiteur pénètre pour faire l'expérience de son corps, de ses sens. Peu à peu, le voyage tend s'intérioriser.

Les codes traditionnels de l'exposition sont bouleversés. La distance habituellement de rigueur est réduite. *Interstice* place le corps au centre en incitant un contact physique avec l'œuvre. Le visiteur n'est pas simple spectateur, il fait corps avec l'œuvre. Ici, il expérimente, s'investit, prend le temps.

En proposant un « arrêt sur œuvre », *Interstice* permet un arrêt sur soi. Vulnérable, le spectateur est exposé à la vue de tous, mais l'expérience se fait seule. Peu à peu le voyage s'intériorise. À la merci des regards, immergé dans les espaces même de l'exposition, chaque visiteur est présent physiquement mais absent mentalement. Le corps se déconnecte de l'environnement extérieur. Confiné, isolé, ainsi renfermé sur lui-même, il est plus attentif et à l'écoute de ce qui l'entoure. L'interaction est totale. La frontière virtuelle qui nous sépare chaque jour est cette fois-ci matérialisée. *Interstice* interroge la relation entre moi et les autres.

Interstice, ce sont des espaces privés dans un espace public, le lieu d'exposition. Des espaces de vie, des objets du quotidien comme un fauteuil confortable ou encore une activité ordinaire comme conduire une voiture ou écouter de la musique. Mais ces actions ou objets du quotidien déplacés dans le champ de l'art, deviennent vite déroutants. Et des espaces qui pouvaient attirer au départ, peuvent devenir soudain oppressants.

Les sensations sont modifiées. Une autre manière de percevoir ce qui nous entoure est proposée, en perturbant nos habitudes, en bousculant nos certitudes. La vue, principal sens habituellement sollicité lors de la visite d'une exposition, devient secondaire. Elle lâche prise face à l'ouïe, au toucher.

Pressé, étreint, oppressé, immergé, immobilisé, exposé, le corps et les sens sont sans cesse sollicités. Tout au long de l'expérience, le spectateur oscille entre attirance et rejet, angoisse et confort, relaxation et oppression. La sensibilité de chacun est à cran. *Interstice*, c'est aussi une impression d'absence, des espaces fantomatiques. Un fauteuil vide, un système de communication brouillé, des écouteurs laissés là, inutilisés, comme abandonnés par une présence lointaine. Des objets immobiles qu'une présence nouvelle animerait.

Claire Dechet, Camille Delalle,
Célia Lebreton, Marine Plaza,
Roxanne Sidaner, Cyrielle Vignacourt.

Rolf Julius

Rolf Julius, *Music for the eyes* (1982)

Très intéressé par la musique minimaliste et expérimentale, l'artiste allemand Rolf Julius, s'installe dans les années 1980 à New-York où il fait la connaissance de John Cage. Son travail se tourne alors essentiellement vers le son. Ses sons et ses installations sont la plupart du temps placés dans des contextes inhabituels. L'artiste transforme le son en matière qui devient alors image. Nombreuses de ses œuvres incitent le spectateur à l'expérimentation. L'œuvre prend alors tout son sens grâce à lui. Comme dans *Music for the eyes* (1982), œuvre présente dans l'exposition.

Le public est invité à s'allonger sur un carré de moquette posé au sol, sur lequel sont placés des écouteurs. Mais leur fonction a été quelque peu détournée, car le spectateur n'écoute plus la musique par l'oreille mais doit poser les écouteurs sur ses yeux. Le son permet alors à chacun de créer sa propre image. Le spectateur se trouve alors au centre de l'installation et une certaine désorientation et un mal-être peuvent être ressentis par le public. Il n'est ni habitué à s'allonger au sol pour appréhender une œuvre, ni accoutumé à poser les écouteurs sur les yeux. Au moment où la musique prend forme, le spectateur se sent immergé et se laisse emporter par ce son.

Wendy Jacob

Wendy Jacob, *The Squeeze Chair* (1965)

L'œuvre de Wendy Jacob pourrait se définir en un seul mot : la sensation. Une sensation unique, personnelle, ouverte. Depuis les années 1970, l'artiste tente en effet d'établir un lien entre architecture, design, sculpture et expériences perceptives. Ses différentes collaborations l'ont progressivement amené à travailler avec des personnes malentendantes ou souffrant d'autisme, posant ainsi des problématiques propres à ces handicaps.

The Squeeze Chair, œuvre présentée dans l'exposition, naît de sa rencontre avec Temple Gradin, ingénieur et scientifique.

Atteinte d'autisme, Gradin avait elle-même élaboré en 1965 la "squeeze machine", source d'inspiration de la série des fauteuils de Jacob. Le terme de "squeeze", que l'on peut traduire par "serrer", voire "presser", reflète bien le fondement de cette œuvre. Objet ayant à l'origine une vertu calmante, la chaise devient ici une épreuve sociale. Le spectateur est progressivement enserré par ses bras et, pour trouver un certain confort à cette expérience, doit se laisser aller à ses ressentis, à ses émotions, et se fondre dans l'œuvre, sans embarras, sans préjuger du regard de ceux restés en dehors. Car il s'agit bien ici de gêne dont il est question : la gêne d'oser faire l'expérience de l'œuvre, la gêne de s'oublier dans un espace public et institutionnel. Mais aussi cette gêne que les personnes autistes peuvent ressentir face à l'incompréhension qu'elles peuvent rencontrer dans leur vie quotidienne. Là encore, l'artiste questionne notre capacité à prendre le temps de nous recentrer sur nous-mêmes et à porter un regard critique sur notre société.

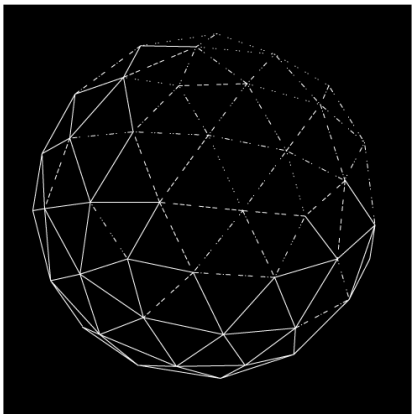
Nicolas Daubanes

Nicolas Daubanes travaille autour des questions de la vie, de la mort et de la condition humaine. L'artiste interroge à travers ses travaux, l'enfermement. La vidéo-performance présentée au sein de l'exposition *Jusqu'ici tout va bien* (2011) traite de cette question de l'enfermement humain.

Nicolas Daubanes, *Jusqu'ici tout va bien* (2011)

Dans cette œuvre, l'artiste se filme au bord d'une voiture repeinte en noir. Il suit un circuit et tourne en rond sans véritable but précis. Ce circuit peut être la métaphore d'une vie emprise à un certain confinement, où l'on est sans cesse amené à reproduire un unique et même chemin. Cependant, le fait que l'artiste roule à toute vitesse, évoque une sorte d'évasion souhaitée. De plus, il est habillé d'un tee-shirt blanc sous une veste rouge et d'un jean. L'artiste se réfère alors à James Dean et affirme que « le film *La Fureur de vivre* porte dans son titre un élan vital qui correspond tout à fait à l'idée que je souhaite véhiculer dans cette performance. [1] ». La vidéo présentée à la galerie envahit le lieu, de part l'image projetée ainsi que le son qui devient de plus en plus acéré. Par ailleurs, le spectateur peut se sentir plus ou moins enfermé étant donné que la vidéo alterne les plans larges et serrés. De plus, l'angoisse qui peut apparaître tout au long de l'exposition est ici brutale, car la vidéo se termine par l'arrêt brusque de l'image et du son.

Julien Borrel, Maxime Boutin, Edouard Lecuyer



Julien Borrel, Maxime Boutin et Edouard Lecuyer nous proposent, à l'occasion de l'exposition, une œuvre totalement inédite. Ces trois artistes en devenir sont actuellement étudiants à l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier. Ils s'interrogent ici sur des problématiques propres à leur génération, comme la communication et ses dangers quand tout passe par le numérique. Ils cherchent ainsi à nous mettre face à nos propres contradictions, au travers d'une installation s'attachant à mettre en échec nos efforts relationnels.

Julien Borrel, Maxime Boutin, Edouard Lecuyer, *S(L)IGHT, (*2012)

L'expérience, par l'isolement qu'elle demande, peut sembler au final bienvenue, telle une bulle protectrice face au monde et à ses flux permanents d'informations. Mais elle devient vite douloureuse, nous faisant perdre tout contrôle sur nos actions et nos tentatives d'échanges. Nous sommes ainsi placés face à l'ambivalence de notre société, que l'on qualifie aujourd'hui à la fois de "société de communication" et de "société individualiste". L'œuvre elle-même joue sur l'ambiguïté, mêlant les technologies actuelles et le morse, mode de communication historique et primaire.

Par cette réalisation, Julien Borrel, Maxime Boutin et Edouard Lecuyer tracent en fin de compte l'évolution de nos échanges, jusqu'à leurs ultimes excès.

[1] Source internet : http://www.nicolasdaubanes.com/

Préparer la visite autour de la thématique de l'introspection

L'exposition *Interstice* se vit de l'intérieur, elle prend tout son sens au moment où le visiteur expérimente les œuvres. Face à ces œuvres le spectateur est amené malgré lui à faire un effort sur lui-même, c'est l'**immersion**.

Cela peut-être un apprentissage de notre corps et de ses sentiments. Les œuvres révèlent nos limites. Il y a une relation avec l'**intérieur** et l'**extérieur** des choses. De l'extérieur, des éléments formels de *The Squeeze Chair* de Wendy Jacob ainsi que *Music for the eyes* de Rolf Julius sont identifiables : ce sont en apparence des objets proches du quotidien. De l'intérieur, c'est à dire au moment où l'expérience s'enclenche c'est la phase d'introspection.

L'**enfermement**, lors de cette immersion, ouvre étrangement à une réflexion forcée de la part du visiteur, qui se retrouve ainsi en confrontation avec lui-même.

Dans l'œuvre de Nicolas Daubanes *Jusqu'ici tout va bien,* les notions de contrainte et de **liberté**, sont antonymes et atteintes simultanément par l'artiste dans cette vidéo-performance. Ici, le corps de l'artiste subit des limites qu'il s'est fixé.

En regardant la vidéo le spectateur a le recul nécessaire pour voir et analyser les phénomènes extérieurs d'une forme d'enferment.

Alors que l'œuvre de Julien Borrel, Maxime Boutin et Edouard Lecuyer, met le visiteur au centre de manière immersive, aucun recul n'est possible. Cette création est une **mise en abîme** de notre société.

Références en lien avec l'histoire de l'art

Les réalisations de ces artistes peuvent être renvoyées à d'autres œuvres contemporaines.

La démarche de **Philippe Ramette** est de questionner et reconsidérer notre vision du monde et de nos civilisations tout en alliant perceptions mentales et sensations physiques. Son but est de mettre le spectateur face à la réalité, aux schémas prédéfinis, aux paradoxes et aux énigmes de la société contemporaine. Les œuvres *Corps mort* (2001) ou *Fauteuil à coup de foudre* (2002) sont autant de dispositifs et d'appareils à expérimenter. Avec d'autres, comme *Boites à isolement* (1989) ou *Objet à communiquer avec soi-même* (1992), il propose d'expérimenter physiquement les processus de sa pensée, créant ainsi une relation privilégiée entre le spectateur et l'œuvre.

Philippe Ramette, *Fauteuil à coup de foudre* (2011)

Dans la même lignée, l'artiste **Pierre Joseph** propose de questionner la place et le comportement du spectateur face aux œuvres comme dans *L'exposition dont vous êtes le héros* (1991) et *L'aventure du visiteur disponible* (1993). Inlassablement, il formule cette interrogation : dans un monde numérique, l'artiste peut-il encore produire des images? Le critique d'art Nicolas Bourriaud explique : « le travail de Pierre Joseph est traversé par un projet ambitieux : faire de l'exposition d'art une véritable "zone du possible" où objets, images et êtres humains cohabiteraient, espace à l'intérieur duquel les rapports entre les gens et les contacts avec les choses se transformeraient pour devenir à la fois ludiques et productifs, générateurs de "possibilités de vie"»[2].

Pour comprendre l'œuvre de Rolf Julius, le spectateur doit s'allonger sur la moquette et ainsi l'expérimenter. Cette dimension est depuis longtemps présente dans l'art. Ainsi, nous pouvons faire référence à une œuvre de **Gustav Metzger** intitulée *To Walk Onto/ To Crawl Into- Anschluss, Vienna March 1938* (1996-1999). Il s'agit d'une grande photographie posée à même le sol et recouverte d'un drap jaune.

Gustav Metzger, To Walk Onto/ To Crawl Into- Anschluss, Vienna March 1938 (1996-1999)

Le titre signifiant "marcher sur/ ramper sous", détermine la lecture de cette œuvre. En effet, pour l'appréhender il revient au visiteur de se déchausser et de se placer sous le drap. Peut alors apparaître comme pour l'œuvre de Julius, un certain malaise dû à cette position non habituelle dans l'art et au sujet de l'œuvre. En effet elle présente des hommes, femmes et enfants juifs contraints à laver le sol des rues de Vienne après l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie. La proximité du spectateur avec l'image peut alors perturber celui-ci.

[2] Bourriaud, Nicolas, « Topocritique : l'art contemporain et l'investigation géographique », cat. exp. *Global Navigation System*, Paris, Palais de Tokyo, 2003, p.37. 34.

Céleste Boursier-Mougenot, *From here to ear (2008)*

Donner forme à la musique, **Céleste Boursier-Mougenot** tente de le réaliser dans certaines de ses installations. C'est en direct qu'il donne forme à des sonorités qu'il qualifie alors de vivantes. Pour ce faire, il élabore des dispositifs développant la notion de partition et de musique dite « classique ». Chacun de ces dispositifs crée alors un espace propice à une expérience d'écoute permettant de comprendre le processus qui génère la musique.

Il peut paraître intéressant de rapprocher *The Squeeze Chair* de Wendy Jacob d'autres pièces contemporaines, comme *Half the Hair in a Given Space* de **Martin Creed**. Régulièrement réactivée, cette œuvre date à l'origine de 1998. A partir du calcul du volume d'air d'une pièce, celle-ci est remplie à moitié de ballons de baudruche. Le visiteur est amené à évoluer dans cet environnement remanié et doit tenter de se frayer un chemin. Le parcours, qui peut sembler festif au départ, devient vite étouffant. Tout comme l'œuvre de Jacob, Creed questionne ici l'ambivalence d'objets qui semblent inoffensifs mais qui peuvent se révéler oppressants. Là encore, cette pièce teste la capacité du visiteur à se laisser aller à ses ressentis et à ses émotions.

Martin Creed, *Half the Hair in a Given Space* (1998)

Ce questionnement se retrouve aussi dans *Votre Perte des Sens* (2009) d'**Olafur Eliasson**. Cette œuvre consiste en un ascenseur plongé dans une obscurité quasi complète. L'artiste tente de mettre en exergue les perceptions individuelles. Le sentiment d'oppression est ici avant tout mental, chacun devant faire face à ses propres peurs et ses sensations. Ce court voyage donne encore une fois l'occasion au spectateur de plonger au fond de lui-même et de faire preuve d'introspection.

Melik Ohonian, *Slowmotion From SLAVE to VALSE (*2003)

Aujourd'hui, les créations liées au numérique et à la communication sont nombreuses. L'œuvre de Julien Borrel, Maxime Boutin et Edouard Lecuyer se rapproche plastiquement de *Slowmotion From SLAVE to VALSE* de l'artiste **Melik Ohanian** (2003). Le spectateur est invité à composer des mots. Pour cela il utilise un clavier muni de nombreux interrupteurs qui allument ou éteignent des lumières disposées sur cinq écrans. Le visiteur s'exprime au travers de cet ordinateur ultra-simplifié. Les messages laissés sont collectifs et individuels.

L'œuvre d'**Annie Abrahams**, *Angry Women* traite de la cyber isolation. L'artiste a invité vingt-quatre femmes de nationalités différentes à se retrouver en ligne et à exprimer leurs colères. Les réflexions sont multiples autour de cette performance ; comment nous nous exprimons en ligne à plusieurs ? Quelle est notre place parmi les autres ? Quelle est ma relation à l'autre ? L'œuvre est une cyber performance qui utilise des outils de communication habituels, elle révèle ce que nous ne voyons plus et ce qui nous isole.

La vidéo *Jusqu'ici tout va bien* (2011) de Nicolas Daubanes peut faire références à d'autres œuvres contemporaines, notamment *Guitar Drag* de **Christian Marclay**. Cette vidéo de 14 minutes présente une guitare électrique, attachée par un câble à un pick-up qui roule à vive allure. La guitare suit ici une course folle, violente, semblable à celle de la voiture dans l'œuvre de Nicolas Daubanes. Trainé jusqu'à sa destruction, l'instrument, branché sur des amplificateurs et des enceintes, retransmet les bruits terribles du fracas de l'objet. L'exécution musicale rejoint celle de la guitare.

Christian Marclay, *Guitar Drag* (2000)

Emma Lavigne, commissaire lors des Rencontres d'Arles en 2012 explique : « *Guitar Drag* est un morceau de punk-rock nourri de la rudesse du blues, un manifeste qui nous emmène dans un Texas en proie au racisme, où continuent à se perpétrer des crimes, tel celui de James Byrd, un Africain-Américain mis à mort après avoir été traîné par un camion […] Dans *Guitar Drag*, Marclay a fait de la guitare électrique le prolongement le plus émouvant qui soit du corps humain ».

Informations pratiques et contacts

Galerie Saint Ravy
Place Saint Ravy, 34000 Montpellier
Heures d'ouverture : entrée libre et gratuite
Du 26 octobre au 11 novembre 2012
Du mardi au dimanche
De 14h à 19h.
Aménagements spécifiques à mobilité réduite

Ateliers pour enfants

« J'aurais voulu être un artiste »

Mercredi 31 octobre de 14h30 à 16h

Samedi 10 novembre de 14h30 à 16h

« Balade narrative»

Mercredi 7 novembre de 14h30 à 16h

Samedi 3 novembre de 14h30 à 16h

Renseignements et réservation au: 06.63.30.76.96

Table ronde : avec Mme Hélène Trespeuch maître de conférences à l'Université Paul Valéry, M. Patrick Perry, professeur à l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier-Agglomération, M. Bernard Salignon, professeur d'esthétique à l'Université Paul Valéry.

Il sera question du rapport du spectateur aux œuvres le plaçant face à son introspection.

Entrée libre et gratuite

Le 6 novembre de 19h à 20h30.

Salle conférence Colloque 2 Université Paul Valéry, site Saint Charles, rue du Professeur Henri Serre, Montpellier.

Accès : tramway ligne 1, arrêt Place Albert 1er.